

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre VII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE VII.

Ludwigsburg. — Le plus grand château de l'Allemagne. — Un jeune royaume. — Le musée. — Les environs. — Le diable d'aujourd'hui. — Olympia. — Satan, parais.

Quelques-uns des voyageurs qui parcourent les bords du Rhin ne quittent pas le duché de Bade sans faire une pointe jusqu'à Stuttgart. Dans ce cas, on prend le chemin de fer wurtembergeois à Bruchsal, station située à côté de Carlsruhe, et en quelques heures on arrive dans la capitale du royaume de Wurtemberg.

Sur le chemin, on rencontre Ludwigsburg, une petite ville de dix mille âmes environ, et qui est le Potsdam du roi de Wurtemberg. Le château de Ludwigsburg est un des plus grands châteaux de toute l'Allemagne, il contient, m'a-t-on dit, plus de quatre cents pièces. Les jardins sont grands et beaux, mais il m'a semblé qu'ils n'étaient pas précisément entretenus avec une magnificence royale. En somme, Ludwigsburg, malgré son château, ses jardins, ses quatre mille hommes de garnison (c'est la principale place d'armes du royaume), malgré son état-major, sa haute école militaire, son arsenal de construction, sa fonderie de canons, son école supérieure et tous ses autres avantages, est une ville parfaitement monotone et ennuyeuse; on peut aller visiter Monrepos, un château de plaisance royal, construit par le duc Frédéric, et qui fait un assez bel effet.

Stuttgart, cette patrie de Hegel, est couchée au milieu d'une vallée assez jolie qu'arrose un ruisseau, le Nesenbach. Sur les collines, plantées de vignes, qui entourent la capitale du royaume de Wurtemberg,

on voit courir une foule de maisons de campagne toutes plus jolies les unes que les autres. Il y a aussi de petits *gasthaus* fort coquets, dans lesquels le voyageur altéré peut entrer sans crainte. On lui servira un petit vin mousseux qui ne vaut peut-être pas nos vins de France, mais qui n'est pas sans mérite pour du vin qui est né sur les bords du Neckar.

Le Wurtemberg est un jeune royaume. Il date de 1806, et c'est Napoléon qui l'a créé. Ce royaume d'aujourd'hui a commencé par être un simple comté, dont l'empereur Maximilien fit un duché vers la fin du quinzième siècle. Le Wurtemberg occupe le sixième rang dans la chancellerie fédérale, et son contingent est de trente-cinq mille hommes et de soixante-dix canons.

Il ne faut pas plus d'une demi-journée pour visiter au pas de course les curiosités de Stuttgart. Du vieux château, il n'y a rien à dire; quant au nouveau, il a un aspect assez imposant; mais je n'ai pu pénétrer dans l'intérieur, qui n'est ouvert aux étrangers que lorsque le roi n'y réside pas.

Me voilà donc courant à travers les rues de Stuttgart, qui me produit l'effet d'une ville assez triste. Je rencontre sur ma route une vieille église d'un aspect respectable, mais en somme assez ordinaire surtout pour une église allemande; au musée, quelques beaux marbres de Thorwaldsen, de Vischer et de Canova: il y a là un *Hector* de M. Dannecker, et cet Hector est bien la plus horrible chose qui soit jamais sortie du ciseau d'un sculpteur. Parmi les tableaux je remarque des toiles de Rembrandt, de Titien, de Velasquez, d'André del Sarto, un très-beau paysage d'Hobema et un adorable petit Metz, sans compter deux tableaux de Berghem et un tableau de Gérard Dow. Outre son musée, Stuttgart possède quelques collections qu'on dit remarquables. J'ai vu à la bibliothèque particulière du roi un curieux Psautier du landgrave Hermann de Thuringe, orné de peintures dans le genre byzantin.

Ce qui m'a surtout plu dans cette ville, ce sont ses environs. Les coteaux qui entourent Stuttgart sont couverts de brasseries et de jar-

dins publics et privés, d'où l'on découvre de jolies vues et où l'on peut entendre de la musique en buvant de la bière et en soupant en plein air. Il y a là des Allemandes qui mêlent l'utile à l'agréable, et se livrent à des travaux d'aiguille tout en savourant les douceurs de la conversation. Quant aux Allemands, ils rêvent en général plus qu'ils ne parlent, et ils boivent de la bière plus qu'ils ne rêvent. Dans le trajet de Stuttgart à Strasbourg, je fis une rencontre à laquelle je ne m'attendais guère ; je n'en parlerais pas si elle ne se rattachait à de certaines idées somnambuliques qui sont très à la mode en cette présente année 1857.

J'étais seul dans le wagon, et je profitai de cette bonne fortune pour m'étendre de tout mon long sur les banquettes, où je ne tardai pas à m'endormir, lorsqu'à la plus prochaine station je fus réveillé en sursaut. Quelqu'un venait de faire irruption dans mon compartiment. Il s'assit en face de moi après m'avoir légèrement salué. De mon côté, j'abandonnai ma posture horizontale et je me jetai dans un coin, promenant mes regards sur une campagne admirablement cultivée, où le trèfle, le colza et le houblon semblaient exécuter la plus désordonnée des contredanses.

Au bout de quelques minutes, le nouvel arrivant, dont les regards s'étaient arrêtés sur moi avec une curiosité qui frisait l'impolitesse, me dit tout à coup :

— Parbleu, je ne me trompe pas, c'est bien toi...

Cette apostrophe me surprit tellement que je balbutiai du bout des lèvres une phrase dans le genre de celle-ci :

— Oui, je l'avoue... c'est bien moi... et vous ?

— Comment, reprit-il, tu as oublié à ce point ton ancien camarade, Jonathas Baudran ?

A ce nom, qui me rappelait les plus lointains et les plus charmants souvenirs de mon enfance, je vis passer, en une seconde, tout un monde oublié... Les jeux sur les pelouses, les promenades au bord de la mer, les courses sous les grands arbres... J'embrassai d'un coup d'œil rapide quinze années de ma vie, depuis les tartines de confi-

ture que j'avais mangées avec Jonathas, jusqu'aux pensums universitaires qu'il m'avait fait copier pour lui, sous le prétexte peut-être abusif que nous étions *copins* et qu'il me *sauvait des volées*. Subjugué et attendri par le souvenir de ces impressions naïves, j'ouvris les bras, Jonathas en fit autant, et le mouvement d'oscillation du wagon m'envoya embrasser la portière de droite, pendant que mon ami donnait une accolade à la portière de gauche.

Après cette infructueuse tentative d'expansion, nous nous mîmes à dévider grain à grain le chapelet des souvenirs, et dix kilomètres étaient déjà parcourus que cet intéressant sujet n'était pas encore épuisé. Enfin je me hasardai à demander à Jonathas par quel hasard je le rencontrais sur les bords du Rhin.

Je viens de chez un oncle qui habite les environs, et je me rends en ce moment à Manchester, où j'ai obtenu un emploi de cent livres sterling dans une maison de commerce.

— Moi qui te croyais riche, répliquai-je étonné.

— Mon père m'a laissé cinq cent mille francs. De toute cette fortune, il ne me reste plus cela, dit-il, en faisant craquer son ongle sous ses dents.

— De fausses spéculations...

— Non, interrompit Jonathas, ma misère a une cause plus extravagante, et, j'ose le dire, plus noble.... J'étais jeune, exalté... Enfin, continua mon ami en poussant un ouf mélancolique qui semblait l'oraison funèbre de sa destinée..... La faute en est aux dieux, ou plutôt, je me trompe, la faute en est au diable.

— Au diable.....

— Écoute; bien des gens se sont livrés au diable pour devenir riches; moi, j'ai été ruiné pour m'être donné à lui.

— C'est jouer de malheur, répondis-je, sans trop savoir où voulait en venir mon interlocuteur.

— Je ne fais pas une métaphore puérile, ajouta-t-il; on dit vulgairement « se donner au diable » pour exprimer une pensée de découragement; moi, j'ai évoqué Satan en personne.

— Et il a été assez complaisant pour se rendre à ton invitation ?

— Puisque je me tue à te dire qu'il m'a ruiné, qu'il m'a tondu comme un œuf, et qu'il ne m'a pas même laissé cinquante centimes du demi-million paternel.

— Ce garçon-là est devenu fou, pensai-je en moi-même ; mais il sembla deviner ma pensée, car il ajouta aussitôt :

— Ce que je te dis te paraît insensé... Eh bien, écoute-moi.

— J'écoute, lui dis-je en m'établissant confortablement dans le coin de la diligence.

Jonathas toussa deux ou trois fois, comme un chanteur qui se dispose à attaquer son grand air pendant le prélude de l'orchestre, puis il commença.

— C'était en 1832...

Jonathas s'arrêta et parut hésiter.

— Eh bien ? lui dis-je.

— Ce début est un peu vulgaire, me répondit-il ; les feuilletonistes en ont tellement abusé.

— Va toujours.

— Au fait, ce qu'il y a de plus difficile dans toute narration, c'est le début, et Petit-Jean était plus fort qu'il ne le croyait quand il disait :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

— C'était donc en 1832, une belle année, si tu t'en souviens. Le vent était aux poétiques hallucinations, aux tentatives extravagantes. C'était le temps — bien loin, hélas ! — des titres flamboyants, des rimes folles et sonores, des alcades, des sérénades, des rêves sur les grèves, des gondoles et des barcarolles ; tout étudiant un peu bachelier ès lettres semblait avoir pris ses grades à Salamanque, et chantait à tue-tête la fameuse romance :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse.....

Et il se trouvait que tout le monde l'avait vue... en rêve ou en

réalité. Enfin, mon cher, c'était la folie, c'était l'amour, c'était la poésie, la gaieté....

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite ? C'était la jeunesse... notre jeunesse à nous.

— Oui, reprit mélancoliquement Jonathas, je donnais à plein collier dans toutes les charmantes excentricités de cette époque de passions littéraires et de chapeaux pointus. Je faisais des rondeaux, des églogues, des sixtines, des stances et des sonnets... des sonnets surtout. J'avais des plans de drames émaillés de vers brisés et enrichis de chœurs de lézards avec accompagnement d'intermèdes babyloniens. Celui qui m'aurait soutenu que le point sur l'*i* d'Alfred de Musset n'était pas la plus haute expression du lyrisme eût été mon ennemi ; je me serais fait écharper pour les *rayons brûlant jaunes* de M. Sainte-Beuve, et je regardais Lamartine comme un poète médiocre depuis que j'étais parvenu à publier dans un journal rose une méditation qui débutait par ces deux vers impossibles :

Écoutez, l'heure sonne au vieux clocher de bronze :

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze.

— Nous avons tous deux des vers comme ceux-ci à nous reprocher, dis-je à Jonathas pour ne pas le laisser sous le poids du second alexandrin.

— Tu es bien bon, me répondit-il en me serrant la main. Je continue :

Je demeurais dans un petit appartement de la rue du Helder. Mon père avait pris soin de le meubler convenablement. J'étais censé faire mon droit ; en réalité, je faisais des dettes, les cent écus de la pension paternelle ne pouvant suffire à une organisation aussi échelonnée que la mienne. Rien ne pousse à la dépense comme le culte de l'art. Tout en face de ma fenêtre, sur la cour, je voyais de temps en temps apparaître, à travers les jalousies, une ravissante figure de seize ans, des cheveux blonds, des yeux noirs, des lèvres roses, une taille flexible comme une jeune tige. Ce charmant fantôme, qui

rayonnait dans ma solitude, influa singulièrement sur mes destinées littéraires. Je restais des heures entières embusqué derrière mon rideau pour guetter cette amoureuse apparition, dont les formes indéterminées réalisaient les plus suaves créations de l'Olympe romantique. Ophélie, Juliette, Mignon, Charlotte, Desdémone, délicieux oiseaux qui voltigez sans cesse sur les lèvres des rêveurs, c'était vous que poursuivait ma pensée, lorsque mon regard caressait les vagues contours de cet être inconnu !

Qu'elle était cette jeune fille ? Je n'en savais rien ; j'ignorais même son nom. Jamais l'idée ne m'était venue de lui écrire, encore moins de lui parler. Je me contentais de l'adorer en silence et d'aligner en son honneur des escadrons de strophes qui chevauchaient follement sur ma table encombrée. Quand les sonnets empilés sur les élégies avaient envahi toute la circonférence de mon bureau, je jetais aux flammes mes poétiques pyramides, et je recommençais le lendemain ce travail de Pénélope.

Pendant six mois, j'ai tiré à huis-clos le feu d'artifice de mon génie et de mon amour. Qui sait ? j'ai peut-être immolé sur ce bûcher la réputation d'un grand poète.

— C'est bien possible, répondis-je par politesse.

— Un matin, en rentrant chez moi, poursuivit Jonathas, je m'aperçus que la loge de mon portier était vide des commères du voisinage, et je fis alors un violent effort sur moi-même.

— Comment donc nommez-vous cette jeune femme qui tapote du matin au soir sur un piano ? demandai-je au cerbère en affectant un air de crânerie indifférent.

— Votre voisine de face ?

— Oui.

— C'est mamzelle Olympia.

Je n'en voulus pas savoir davantage ; je montai chez moi plus fou, plus amoureux que jamais. Olympia ! elle s'appelle Olympia ! pensai-je. Elle seule, en effet, me semblait digne de ce nom splendide.

En cet endroit de son récit, j'interrompis le narrateur.

— Tout cela, dis-je, n'a rien de bien diabolique.

— Un peu de patience, répliqua Jonathas, et il poursuivit :

J'avais à cette époque pour ami intime un jeune homme dont le nom était Étienne, et qu'une passion immodérée pour le moyen âge avait porté à se faire appeler Stéphane. Il était le confident de mon amour, mais il ne prêtait à mes récits enflammés qu'une oreille distraite. Stéphane, puisque Stéphane il y a, prétendait déchiffrer, à la première vue, le sens mystérieux des centuries de Nostradamus, et il avait une admiration sans bornes pour Nicolas Flamel. J'arrivai un soir chez lui, au moment où il était plongé dans un ravissement extatique causé par la lecture d'un affreux bouquin qu'il avait dû payer au moins vingt-cinq centimes.

— Que lis-tu ? lui dis-je.

— Regarde, répondit-il triomphalement, et il me montrait un vieux livre intitulé *De Arcanis*, et imprimé à Leipzig en 1670.

— Quel livre ! quel trésor ! s'écria-t-il ; puis il ajouta : — Crois-tu que les puissances occultes puissent entrer en correspondance avec les hommes ?

— Je n'en sais, ma foi, rien.

— Eh bien ! moi, continua-t-il, je suis convaincu qu'à l'aide de certaines formules, on peut conjurer les esprits invisibles et les forcer de se manifester à nos regards. Tu doutes de ce que je te dis, parce que tu es le fils d'une époque sceptique. Tu as été abruti par la lecture des œuvres de M. de Voltaire ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Penses-tu que l'*Encyclopédie* prévaudra contre les traditions et les affirmations de ces honnêtes savants qui racontent, dans les plus minutieux détails, leurs rapports avec les êtres surnaturels ?

— Tu crois au diable ?

— Pourquoi pas ? Au moment où tu es entré, je lisais précisément la formule d'évocation, et, si je remplissais toutes les conditions voulues, je serais ce soir en rapport.....

— Avec le diable ! m'écriai-je en éclatant de rire ; et quelles sont les conditions ?

— La première et la plus indispensable, c'est d'avoir conservé dans tout son lustre son innocence primitive. Le reste est d'une simplicité presque naïve : on place deux bougies allumées devant une glace, et, au sixième coup de minuit, on crie par trois fois : « Satan, parais ! »

Nous causâmes encore longtemps, Stéphane s'exaltant de plus en plus.

Je revins chez moi tout agité. Je m'étais si souvent vanté de mes prétendues bonnes fortunes, que, pour Stéphane comme pour tous mes amis, il était avéré que je manquais, au premier chef, de l'aptitude évocatrice essentielle. La vérité est que j'étais aussi immaculé que la rosière de Salency. A cette époque, je ne l'aurais pas avoué pour un empire, aujourd'hui je le dis avec orgueil. Quand je fus seul dans ma chambre, les plus extravagantes idées défilèrent dans mon cerveau comme un panorama fantastique. Les objets prenaient à mes yeux des formes et des couleurs étranges. Mes fauteuils affectaient des apparences de pieds fourchus, des voix inconnues bruissaient à mes oreilles, les rideaux de mon lit s'agitaient sans cause déterminée. J'étais dans une atmosphère sulfureuse, et à chaque instant je m'attendais à voir le parquet s'entr'ouvrir comme au cinquième acte de *Robert*.

Tout à coup je me levai en proie à une excitation fébrile.

— Je tenterai l'aventure, m'écriai-je, je conjurerai les puissances infernales, et je forcerai ces esclaves révoltés à exécuter mes volontés. Dès ce soir, je veux être aimé d'Olympia.

A peine eus-je prononcé ce dernier mot qu'il me sembla qu'un écho railleur répétait en s'affaiblissant par degrés, dans la profondeur de la muraille : Olympia, Olympia.

Je sentis un frisson me parcourir l'épiderme.

Je jetai un regard sur ma pendule ; elle marquait onze heures trois quarts.

Dans un quart d'heure, pensai-je, l'épreuve sera tentée

La maison était silencieuse. Au ciel pas une étoile. Je jetai un re-

gard sur les fenêtres d'Olympia, elles n'étaient pas éclairées. Les bruits du boulevard arrivaient confus à mon oreille, comme le murmure monotone de l'Océan sur les grèves.

Je refermai ma fenêtre et je plaçai hardiment une bougie allumée de chaque côté de ma cheminée.

J'avais encore à attendre cinq minutes ; ces cinq minutes me parurent cinq siècles.

J'étais là, debout, immobile, pantelant, n'entendant que les pulsations de mon cœur et suivant la marche lente de l'aiguille sur l'émail.

Tout à coup le premier tintement de l'aiguille retentit, une sueur glaciale m'inondait le visage. Je me sentais défaillir.

Mais rappelant toute l'énergie de ma volonté, je m'écriai : Satan, parais !

Un vent froid, semblable à celui que ferait le vol funèbre d'une chauve-souris, passa sur mon front.

Je répétais la formule évocatrice ; alors je vis se former dans le cristallin de la glace une vapeur noirâtre qui se condensait en dessins bizarres.

J'étais épouvanté, poursuivit Jonathas, mais je réunis toutes mes forces, et je renouvelai, pour la troisième fois, en fermant les yeux, l'inférieur appel.

A ce moment solennel, la porte de la chambre s'ouvrit toute grande, et je vis entrer...

— Le diable ? m'écriai-je en frissonnant.

— Oui, le diable, répondit Jonathas, sous les traits de mademoiselle Olympia, qui s'était trompée d'appartement.

Le diable de mon ami Jonathas n'est pas le diable classique de la légende ; il n'a non plus aucun rapport avec les farfadets du Rhin, c'est le diable parisien, un diable très-authentique celui-là, qui a perdu plus d'âmes que tous les diabolins au front armé de cornes, un diable qui a une énorme puissance de fluide et qui fait tourner non les tables, mais les têtes. Qui de nous ne s'est pas un peu donné au diable sans avoir recours à la formule de mon ami Jonathas ?